



À PROPOS DE L'AUTEUR

Journaliste indépendant, Éric Tariant écrit depuis 2006 sur les alternatives, les utopies réelles et l'écologie, avec quelques sujets de prédilection (les limites de la croissance et les indicateurs alternatifs, l'agroécologie et le monde paysan, les monnaies complémentaires, le revenu universel de base), ainsi que sur les spiritualités vivantes. Et, en parallèle, depuis plus de vingt-cinq ans, il s'exprime sur les arts visuels, la peinture moderne et contemporaine, les arts premiers et l'art brut. Il a créé, il y a treize ans, un site Internet (utopiesdaujourdhui.fr), sur lequel tous ses articles sont en libre accès.

Vandana Shiva, celle qui dit non à la marchandisation de la vie

Par Éric Tariant

Elle a été de tous les combats, contre le pillage de la biodiversité et le brevetage du vivant par les multinationales, contre les monocultures forestières, et contre l'assèchement des cours d'eau et des nappes phréatiques par Coca-Cola. Portrait d'une insoumise, héritière des luttes du mahatma Gandhi¹ et de Rachel Carson², semeuse infatigable d'espoirs fertiles.



Vêtue d'un sari rouge en coton artisanal et d'une paire de nu-pieds en cuir, Vandana Shiva, reconnaissable à son grand *bindi*³ ornant son front, avance à pas comptés sous les arcades du cloître de la chartreuse de Pierre-Châtel, dans l'Ain. Sur la nappe blanche d'une grande table, installée entre deux travées, sont étalés quelques-uns de ses derniers livres, dont *Mémoires terrestres* (Rue de l'échiquier/Wildproject, 2023), son autobiographie, ou *Restons vivantes – Femmes, écologie et lutte pour la survie* (Rue de l'échiquier, 2022),

« Mon enfance a été façonnée par les forêts de l'Himalaya où mon père [...] était en poste, ainsi que par la ferme de ma mère située sur les contreforts des montagnes. La nature a été ma première inspiration. »

son essai écoféministe écrit en 1988, qui fait le lien entre colonialisme, domination de la nature et oppression des femmes. Et aussi *Monocultures de l'esprit* (Wildproject, 2022), qui montre comment le processus de développement et une certaine vision de la science ont conduit à un système de monoculture dans l'agriculture et la foresterie.

De son premier rassemblement antiglobalisation...

Nous sommes le 13 juillet, à une quinzaine de kilomètres à l'ouest du

lac du Bourget. Dans l'ancienne chartreuse, accrochée à son piton rocheux au-dessus du défilé du Rhône, c'est le temps des derniers réglages, des derniers préparatifs avant le lancement, le 14 juillet, d'un nouveau programme baptisé « Passeurs du vivant ». C'est l'activiste indienne, Prix Nobel alternatif 1993, grande figure de l'altermondialisme, de la lutte contre la biopiraterie et la marchandisation du vivant, qui en sera l'invitée vedette. Tout juste arrivée de Delhi, Vandana Shiva est venue, à l'invitation de l'université À Ciel ouvert⁴, faire une conférence sur le thème « Cultiver l'espoir ».

De l'espoir et de l'énergie, il en faut, quand on est comme elle, depuis les années 1980, sur tous les champs de bataille des luttes écologiques contre la privatisation et l'anéantissement du vivant. « Elle n'a jamais lâché un pouce de terrain depuis quarante ans face aux multinationales », souligne Marin Schaffner, qui a traduit ses *Mémoires terrestres*. C'est elle qui fut à l'origine, du tout premier rassemblement antiglobalisation à Bangalore (État de Karnataka, Inde), en 1993 ; elle aussi qui a participé à la création et à la structuration du mouvement altermondialiste. « Elle a souvent été présente dans les moments-clés des dernières décennies : au Chiapas [État mexicain] en 1994 ; aux côtés de José Bové quand il a démonté le McDo de Millau [Aveyron] en 1999 ; au Japon à la suite de la catastrophe nucléaire de Fukushima en 2011 ; ou encore auprès des États d'Amérique du Sud lorsqu'ils ont réécrit leur Constitution pour y intégrer les droits de la nature », poursuit le traducteur, auteur et éditeur chez Wildproject.

... à la lutte contre tous les conservatismes

Vandana Shiva est née en 1952 au pied de l'Himalaya, dans l'Uttarakhand, un État indien bordé par le Tibet et le Népal, où le Gange prend sa source. « *Mon enfance a été façonnée par les forêts de l'Himalaya où mon père – conservateur forestier – était en poste, ainsi que par la ferme de ma mère située sur les contreforts des montagnes. La nature a été ma première inspiration* », écrit-elle dans son autobiographie.

Parmi ses autres sources d'inspiration figure son grand-père, Mukhtiar Singh. Dans son village, cet agriculteur était l'un des principaux défenseurs du mouvement religieux Ārya-Samāj, qui appelait à une réforme radicale de l'hindouisme et s'élevait contre toutes les formes de conservatisme, et plus particulièrement contre le système des castes. Défenseur de l'égalité des sexes, il fonde en 1946, en véritable précurseur, une école pour les filles, dans un pays où l'ordre brahmanique – la caste dominante – refusait aux femmes le droit à l'instruction. Il est allé jusqu'à donner sa vie, au terme d'une grève de la faim, afin que l'État accorde l'agrément à son établissement. On retrouve chez Jagbir Kaur, la mère de Vandana Shiva, le même mélange d'honnêteté, de courage et d'insoumission. La maison familiale était grande ouverte aux militants, poètes et intellectuels, fidèles aux valeurs gandhiennes de simplicité, de tolérance et de non-violence. C'est en 1972, à l'âge de 20 ans, que l'étudiante en physique quantique tombe pour la première fois dans la



VANDANA SHIVA EN QUELQUES DATES

- 1952 : naissance à Dehradun, dans l'État d'Uttarakhand (Inde).
- 1978 : obtient un doctorat en philosophie des sciences à l'université de Western Ontario (Canada).
- 1984 : création de l'ONG Navdanya pour défendre la biodiversité et protéger les semences.
- 1987 : décide de se consacrer entièrement à la protection des semences.
- 1993 : lauréate du prix Nobel alternatif « pour avoir placé les femmes et l'écologie au cœur du discours sur le développement moderne ».
- 2023 : publie son autobiographie *Mémoires terrestres – Une vie de luttes pour l'écologie et le féminisme*, coédition Rue de l'échiquier et Wildproject.

marmite de l'activisme. Elle se retrouve aux côtés de femmes d'un village de haute altitude qui ont décidé de bloquer les opérations d'exploitation forestière en enroulant leurs bras autour des arbres. Ces femmes, qui disaient préférer mourir plutôt que d'abandonner leur forêt, ont donné naissance au mouvement Chipko (littéralement « s'accrocher »). La jeune physicienne est troublée par l'expertise environnementale extrêmement poussée de ces paysannes que le commun des Indiens désignait comme « primitives » ; par leur connaissance appro-

fondie des écosystèmes environnants, de la santé des arbres, du niveau des rivières ou du comportement des animaux. Le Chipko a été « *son université de l'écologie* ». Ce sont ces femmes qui lui ont fait comprendre que la biodiversité est indispensable à la vie sur Terre.

Du refus d'en finir avec la gratuité de la vie...

C'était avant le début de la globalisation. Avant l'amorce du processus de dérégulation du commerce avec la création de l'Organisation mondiale

du commerce (OMC), en 1995, qui a libéré et débridé les appétits des géants de l'agrobusiness. Depuis lors, ceux-ci n'ont cessé « *de chercher à en finir avec la gratuité de la vie* », pour reprendre les mots de Jean-Pierre Berlan, ancien directeur de recherche à l'Institut national de la recherche agronomique (Inra).

Depuis la fin des années 1980, l'agrobusiness s'emploie sans vergogne à faire main basse sur les semences, la matière même de la vie, le premier maillon de la chaîne alimentaire et l'ultime symbole de notre sécurité alimentaire. Pour ce faire, il tente



Vandana Shiva lors du Global Citizen Festival à Hambourg (Allemagne), en juillet 2017.



© Frank Schwichtenberg

d'usurper les savoirs accumulés depuis des siècles par les paysans du monde entier en s'appuyant sur des droits de propriété intellectuelle, en recourant à de nouvelles technologies (semences hybrides et OGM) et en faisant voter des lois qui interdisent aux paysans de replanter leurs propres graines, allant jusqu'à criminaliser le droit ancestral de produire eux-mêmes leurs propres graines, de les échanger et de les commercialiser. Tout ceci de façon à imposer aux agriculteurs l'achat de leurs semences industrielles.

« C'est un terrorisme alimentaire, une véritable dictature sur la vie qui est en train de se mettre en place à travers un carcan de lois », dénonce alors Vandana Shiva, qui lance l'ONG Navdanya pour sauver, conserver et partager les semences traditionnelles et promouvoir la biodiversité. En quarante ans, son association a créé, en Inde, quelque 170 banques de semences communautaires. La militante se bat aussi contre les brevets du « cartel du poison⁵ » sur le margousier, le basmati et le blé.

Le 2 octobre 1992, jour anniversaire de la naissance de Gandhi (1869-1948), elle lance la Bija Satyagraha, la « désobéissance des graines ». Elle exhorte les paysans indiens à enfreindre les lois sur la propriété intellectuelle, en continuant à conserver et à reproduire leurs semences, comme ils le font depuis la nuit des temps. Le 2 octobre 1993, plus de 500 000 paysans indiens, épaulés par des activistes venus du monde entier, pénètrent dans le parc Cubbon, en plein centre de Bangalore, la « Silicon Valley » indienne, pour signifier leur rejet des biotechnologies et du brevetage du vivant.

« C'est une femme qui privilégie l'efficacité. Elle sème et ne perd pas de temps à se retourner pour voir ce qui pousse et ce qui pousse moins », nous confie un proche de l'activiste. À Delhi, le bureau de Vandana Shiva est un camp retranché d'où les mondanités et le bavardage sont exclus. La guerre des matières premières qui sévit dans le centre de l'Inde a déjà fait plusieurs

milliers de morts. Plus à l'ouest, une nouvelle vague de suicides s'abat chaque année sur la ceinture cotonnière du sous-continent « où un nombre croissant de fermiers, accablés par des dettes, finissent par se donner la mort », peut-on lire dans un livre d'entretiens intitulé *Vandana Shiva – Pour une désobéissance créatrice* (Actes Sud, collection « Domaine du possible », 2014).

... au rejet de la fausse générosité de la fondation Bill & Melinda Gates

« C'est une femme puissante, magnétique qui parvient à prendre des positions radicales de manière simple et à être écoutée par tout le monde. Elle a ce souci d'être sincère et directe pour être entendue », observe encore Marin Schaffner.

Autour de 2010, elle lance l'Alliance citoyenne globale pour la défense des semences, afin de rassembler tous les mouvements de par le monde, qui agissent à l'échelon local contre les OGM et qui sont isolés les uns des autres. « Les lois que fait voter le "cartel du poison" font la promotion de l'uniformité agricole d'une manière totalement ascientifique, alors que le monde a besoin de biodiversité pour être plus résilient face au changement climatique, et de biodiversité pour mieux lutter contre les maladies des plantes et contre les insectes », martèle-t-elle.

Après l'entreprise Monsanto (rachetée en 2018 par Bayer), c'est Bill Gates qui est devenu la nouvelle bête noire de Vandana Shiva. Le milliardaire s'appuie sur sa fortune pour contourner les traités internationaux

et les structures de gouvernance. Et ce, afin de continuer à financiariser et monétiser la biodiversité ainsi qu'à tendre vers une colonisation numérique des semences. Elle a été au nombre de ceux qui ont le plus vite compris la duplicité et « l'art de la fausse générosité » de la fondation Bill & Melinda Gates, qui, mêlant de manière décomplexée affaires et philanthropie, possède pas moins de 500 000 actions de Monsanto et a investi – aux côtés de DuPont, Pioneer Hi-Bred et Syngenta – dans la chambre forte mondiale des semences du Svalbard, un archipel norvégien de l'océan Arctique.

« Les lois que fait voter le "cartel du poison" font la promotion de l'uniformité agricole d'une manière totalement ascientifique, alors que le monde a besoin de biodiversité pour être plus résilient face au changement climatique, et de biodiversité pour mieux lutter contre les maladies des plantes et contre les insectes. »

« Malgré le contexte délicat, elle ne lâche rien. Elle rappelle régulièrement qu'il n'y a jamais eu autant de grèves, d'insurrections et de manifestations paysannes à l'échelle de la planète. Son souci est vraiment de travailler à limiter le désastre pour les générations futures », insiste Marin Schaffner. •

Notes

1. Mohandas Karamchand Gandhi, né à Porbandar (État du Gujarat) le 2 octobre 1869 et mort assassiné à Delhi le 30 janvier 1948, est un guide spirituel et un leader du mouvement pour l'indépendance de l'Inde. Théoricien de la résistance à l'oppression par la désobéissance civile de masse, de manière non violente.
2. Biologiste marine et militante écologiste américaine, Rachel Carson (1907-1964) a eu une grande influence sur le mouvement écologiste, notamment à travers son livre *Printemps silencieux* (Plon, 1963).

3. Motif peint ou posé sur le front des hindoues.
4. Le forum de l'université À Ciel ouvert, enraciné dans des valeurs de spiritualité, d'écologie et de solidarité, se tiendra cette année les 9, 10 et 11 novembre 2024, au Centre des congrès d'Aix-les-Bains (Savoie). Il aura pour thème : « La transmission du sacré au cœur du vivant ». Plus d'infos sur : [www.acielouvert.org].
5. « Vandana Shiva dénonce le "cartel du poison" », interview *Brut* au C40 Cities, 25 février 2019. Disponible sur la chaîne YouTube « Brut ». [https://www.youtube.com/watch?v=F4j8tFEKTZg].



Interview de Vandana Shiva

Propos recueillis par Éric Tariant

« Tant que nous continuerons de croire qu'il faut obéir à un pouvoir injuste et à une loi injuste, une forme d'esclavage persistera. »

Grande voix du Sud contre la mondialisation néolibérale, Vandana Shiva a fondé en 1984 l'organisation Navdanya, qui milite pour la biodiversité et contre les OGM et la brevetabilité du vivant. Infatigable défenseuse de l'autonomie alimentaire, celle qui a été Prix Nobel alternatif 1993 œuvre depuis cinquante ans contre la déforestation et contre l'accaparement de l'eau et des semences. Nous l'avons rencontrée, l'été dernier, à la chartreuse de Pierre-Châtel, dans l'Ain, où elle intervenait sur le thème « Cultiver l'espoir ».

nexus Dans quel contexte avez-vous écrit, en 1989, le livre *The Violence of the Green Revolution* ?

Vandana Shiva : Je suivais des études universitaires dans le Pendjab qui était, à l'époque, une région prospère et paisible. En 1984, des violences ont éclaté dans cet État situé au nord-ouest de l'Inde, aux confins du Pakistan. Et au mois de juin 1984, l'armée a été envoyée sur place. C'est à ce moment-là qu'a débuté un cycle de violence qui n'a jamais cessé depuis. J'ai compris alors que c'était l'introduction, en 1966, de la « révolution verte », reposant sur les engrais chimiques, les produits phytosanitaires et la sélection de variétés supposées à haut rendement, qui avait été à l'origine de la montée de la violence dans le Pendjab.

Quel a été l'impact de la « révolution verte » sur les campagnes et sur les paysans indiens ?

Le sol a commencé à dépérir et à mourir. En effet, il faut une quantité d'eau dix fois plus importante pour cultiver quand vous utili-

sez des intrants chimiques. Résultat ? En l'espace d'une dizaine d'années, l'eau a commencé à se raréfier. De nouvelles maladies sont apparues. Les cancers ont explosé. Et les paysans se sont endettés, poussant nombre d'entre eux au suicide.

Et quelles ont été ses conséquences sur la biodiversité ?

Dans le Pendjab, jusque dans les années 1950, nous cultivions plus de 250 variétés de plantes. Du mil notamment. L'aliment de base était le *khidchi*, un plat à base de céréales et de lentilles, fait avec du mil, des haricots mungos et des lentilles pailons. Aujourd'hui, le mil a disparu des étals. On ne voit plus que des variétés de blé. Avant la « révolution verte », les paysans indiens cultivaient un grand nombre de plantes. Dans certaines régions, c'était le mil qui était dominant et dans d'autres c'était plutôt le maïs. Dans les zones côtières, c'était surtout le riz. Ensuite, les variétés traditionnelles de blé à haute tige ont toutes été éradiquées, alors qu'elles produi-

saient deux à trois fois plus de paille que le blé moderne. Jusque-là, le blé était destiné aux êtres humains et la paille aux animaux. Les laboratoires de DuPont [entreprise américaine née de la fusion de Dow Chemicals et de DuPont de Nemours, en 2017] ont introduit des variétés de blé à paille courte. Il n'y avait désormais plus de paille pour nourrir le bétail et le sol. Résultat ? Les sols se sont appauvris et les animaux n'avaient plus rien à se mettre sous la dent. Autre problème : les nouvelles variétés végétales promues par l'industrie sont 80 % moins nutritives. Les sols ne sont plus nourris correctement. C'est pourquoi j'ai décidé de créer un indicateur qui prenne en compte la santé des sols, la qualité des aliments et la biodiversité des fermes.

Comment est né le mouvement en faveur de l'agriculture biologique en Inde ?

En 1984, j'ai compris que cette forme d'agriculture industrielle issue de la révolution verte était porteuse de violence. Durant cette même

année, une usine de produits chimiques a explosé à Bhopal [dans l'État du Madhya Pradesh], tuant des dizaines de milliers de personnes et en blessant plus de 500 000 autres². Les industriels nous avaient fait croire que les pesticides, pourtant issus du recyclage des gaz de combat invalidants produits par Bayer pendant la Première Guerre mondiale, étaient sans danger. Ce sont ces mêmes gaz, utilisés dans les camps de concentration pendant la Seconde Guerre mondiale, qui ont été reconvertis pour en faire des pesticides. Cette agriculture porte en elle la violence. Je me suis donc engagée pour développer une agriculture non violente. Par la suite est arrivée la deuxième révolution verte, avec le lancement des OGM. Aujourd'hui, les industriels promeuvent une agriculture numérique que j'ai baptisée troisième révolution verte.

Pourquoi avez-vous créé l'association Navdanya³ ?

En 1987, lors d'une conférence internationale sur les biotechnologies organisée à Genève par la fondation Dag Hammarskjöld, j'ai découvert les plans machiavéliques des industriels de la chimie visant à prendre le contrôle des semences grâce aux OGM et au brevetage du vivant, ainsi qu'à obtenir une liberté totale du commerce par le biais des négociations du GATT (General Agreement on Tariffs and Trade), cet accord général sur les tarifs douaniers et le commerce signé en 1947. J'ai décidé alors de mettre fin à mes autres engagements pour me consacrer entièrement à la protection des semences en créant Navdanya, qui promeut la conservation de la biodiversité, le sauvetage et le partage des semences entre paysans. J'étais convaincue – et je le demeure aujourd'hui – que ce terrorisme alimentaire ne pourrait être renversé que par une vaste mobilisation des citoyens en faveur de la démocratisation du système alimentaire. Aujourd'hui, quatre compagnies contrôlent 60 % du marché mondial des semences. Elles ont d'abord cher-

ché à s'approprier la plus grosse part du marché en recourant aux brevets, qui leur permettent de déclarer qu'une semence est leur invention. Par la suite, elles ont inventé la technologie des OGM dans le seul but de contrôler l'alimentation mondiale. Puis, elles ont mis sur pied et fait adopter un arsenal légal, un véritable carcan juridique, visant à interdire aux paysans de ressemer leurs propres graines et à leur imposer ainsi l'achat de semences industrielles. Partout dans le monde, des lois sur les semences ont été adoptées pour criminaliser l'activité des paysans et interdire la reproduction des variétés anciennes. J'ai pris conscience qu'il fallait absolument les conserver. C'est pourquoi nous avons créé des banques de semences communautaires.

Quels ont été les principaux succès de Navdanya en l'espace de trente-sept ans ?

Nous avons créé plus de 170 banques de semences. Ce qui permet aux paysans de se procurer des graines qu'ils peuvent échanger entre eux. Ils n'ont plus besoin désormais de s'endetter en achetant des plantes hybrides ou des OGM auprès des entreprises. Nous conservons quelque 4 000 variétés de riz et 300 variétés de blé. En outre, ces semences ont le mérite de ne générer aucun phénomène d'intolérance au gluten. Nous avons été amenés à attaquer Monsanto à plusieurs reprises devant les tribunaux, afin d'empêcher la multinationale de breveter des variétés de riz, notamment de riz basmati. Les paysans qui conservent eux-mêmes leurs semences, ne dilapident pas leurs deniers en achetant des semences industrielles, des fertilisants et des pesticides, et créent leurs marchés locaux. Et ils gagnent dix fois plus d'argent que ceux qui font le choix de s'intégrer dans des chaînes d'approvisionnement industriel.

Quelle est la place des femmes dans ces combats pour une agriculture plus respectueuse du vivant ?

Quand j'ai commencé à militer, j'ai observé que les hommes parlaient

beaucoup lors des réunions, mais que c'étaient les femmes qui préservaient et conservaient les semences. Ce sont elles qui prennent en charge l'alimentation et l'équilibre alimentaire des familles. Ce sont elles qui sont en première ligne dans les combats visant à sortir des monocultures et à renoncer aux pesticides pour faire vivre et développer la biodiversité. Les femmes ont une perception différente de l'économie. Elles œuvrent pour la sauvegarde de leur famille, de leur communauté et de la Terre.

Ce sont [les femmes] qui sont en première ligne dans les combats visant à sortir des monocultures [...]. Elles ont une perception différente de l'économie. Elles œuvrent pour la sauvegarde de leur famille, de leur communauté et de la Terre.

L'économiste Ernst Friedrich Schumacher⁴ a écrit il y a plus de cinquante ans le livre *Small is beautiful – Une société à la mesure de l'homme* (Harper & Row, 1973), qui dénonçait l'idolâtrie pour le gigantisme et insistait sur les vertus des petites structures. Comment expliquez-vous que son message ait été complètement ignoré à l'époque ?

C'est à Bénarès, dans un ashram gandhien, qu'Ernst Friedrich Schumacher a écrit son livre. Il a été parmi les premiers à souligner qu'une croissance économique illimitée était impossible dans un monde fini. *Small is beautiful* a été ignoré parce que notre modèle industriel encourage une addiction au gigantisme, à la concentration des forces de production et à leur centralisation. L'agro-industrie s'emploie à invisibiliser les petits paysans, à faire que les petites fermes disparaissent, alors que ce sont elles qui produisent aujourd'hui encore, à l'échelle mondiale, 80 % de la nourriture que nous mangeons.

Le livre de Schumacher devrait être notre feuille de route pour bâtir un monde vivable. Quand les petites fermes disparaissent, ce sont aussi les emplois, la vie et l'espoir qui s'étiolent.

Est-ce que les principes économiques gandhiens sont encore pertinents aujourd'hui, dans notre monde globalisé ?

Quand j'ai découvert, en 1987, que les multinationales de la chimie projetaient de faire main basse sur les semences, j'ai cherché comment résister à cette attaque sur le vivant. Et c'est le souvenir de l'action de Gandhi qui s'est imposé à moi.

[Les milliardaires] ne s'intéressent qu'à leurs profits. C'est leur inhumanité, leur indifférence aux êtres humains, les monocultures de l'esprit qu'ils promeuvent qui expliquent de tels comportements.

Quand la révolution industrielle a anéanti l'artisanat textile indien, Gandhi a choisi le symbole du rouet. Il l'utilisait pour filer son habit (le *dhoti*) et aussi pour démontrer que chaque Indien pouvait ainsi, par des gestes simples, s'affranchir de l'impérialisme anglais. Il a expliqué à ses concitoyens qu'en achetant des vêtements, ils se rendaient dépendants du système. Et que dès le moment où ils les fabriquaient eux-mêmes, ils devenaient libres. Nous avons fait des graines le rouet d'aujourd'hui. Gandhi était convaincu que la liberté des hommes dépendait étroitement de la reconquête de leur liberté économique, de leur capacité à satisfaire par eux-mêmes leurs propres besoins. Les concepts de *swaraj*, « gouvernement par soi-même », de *satyagraha*, « combat pour la vérité » et de *swadeshi*, « auto-production », forment les trois piliers de la liberté. Le *satyagraha* est essentiel aujourd'hui. Tant que nous

continuerons de croire qu'il faut obéir à un pouvoir injuste et à une loi injuste, une forme d'esclavage persistera. Les racines de la liberté résident dans notre courage à dire non aux lois injustes. C'est de ce pouvoir que nous avons le plus besoin aujourd'hui. Le pouvoir de dire non à la *junk food*, aux royalties sur les semences injustement prélevées par les transnationales, etc. Il faut faire savoir au plus grand nombre que la « révolution verte » n'a pas permis de produire plus de nourriture, que les OGM ne sont pas une solution au changement climatique, et que l'alimentation industrielle – la malbouffe – affaiblit autant les corps que les esprits. Il faut arrêter de traiter la nature comme si c'était un corps inerte et mort. La Terre est vivante.

Quel regard portez-vous sur les traités de libre-échange, comme le Ceta, l'accord économique et commercial global entre l'Union européenne et le Canada, qui continuent, aujourd'hui encore, à être mis en place ?

Je n'ai cessé de lutter contre le GATT, contre l'OMC et contre la liberté d'action de plus en plus grande laissée aux multinationales. Ces traités ont tous été initiés par des multinationales. Le traité de libre-échange sur l'agriculture a été écrit par l'entreprise américaine Cargill. Celui sur les semences et la propriété intellectuelle par Monsanto (le groupe Bayer a fait disparaître la marque en 2018), et celui sur le commerce, lui aussi par Cargill. Ces multinationales vendent des produits subventionnés de mauvaise qualité qui détruisent l'agriculture traditionnelle. On ne dit pas assez qu'avant la mondialisation, la plupart des pays du Sud produisaient leur propre nourriture et ne souffraient pas de famine.

En 1994, dans le sillage de l'entrée en vigueur de l'Accord de libre-échange nord-américain entre les États-Unis, le Canada et le Mexique (Alena), on a observé

une flambée de la violence au Mexique. Selon vous, y a-t-il un lien entre la mise en place de cet accord et ces événements ?

Les liens sont évidents. J'ai eu l'occasion d'assister à une conférence au Mexique qui cherchait à évaluer l'impact de ce traité de libre-échange sur l'économie et la société. Un intervenant, qui était économiste, a souligné que l'Alena avait anéanti la moitié de l'économie mexicaine. Avant 1994, la terre était une propriété collective au Mexique. À partir du milieu des années 1990, des sociétés privées se sont mises à acquérir les terres et un grand nombre de paysans se sont retrouvés privés de leur outil de travail. La malbouffe a commencé alors à se déverser sur ce pays, qui en est devenu le plus gros consommateur. Cet économiste a montré aussi que la destruction des emplois des paysans est à l'origine de la naissance et du développement d'une économie de la drogue et de la prostitution, qui n'est pas sans lien avec le déchaînement de violence qui a cours dans ce pays.

Vous avez publié en 2019 le livre 1 % – Reprendre la puissance face à la toute-puissance des riches (Rue de l'échiquier). Comment expliquez-vous que les milliardaires, mus par une quête insatiable de profits, se soient pris de passion pour le transhumanisme ?

Ces 1 % d'individus, champions du modèle extractiviste qui est à l'origine des violations des limites planétaires, de la malnutrition, de la pauvreté galopante et de la crise climatique, ne se sont jamais intégrés à la société. Ils ne s'intéressent qu'à leurs profits. C'est leur inhumanité, leur indifférence aux êtres humains, les monocultures de l'esprit qu'ils promeuvent qui expliquent de tels comportements. Ils se croient particulièrement brillants – alors qu'il n'y a pour eux qu'une science, qu'une agriculture – et pensent que les autres humains leur sont inférieurs. Je me souviens d'un discours prononcé à Harvard

par Mark Zuckerberg, le patron de Facebook (devenu Meta), dans lequel il expliquait que 99 % des personnes vivant sur Terre seront totalement inutiles à la société dans le futur. C'est le creusement des injustices qui a débouché sur la Révolution française. Nous aurions besoin, aujourd'hui, d'une nouvelle révolution. Les milliardaires vivent dans un paradigme de la division et de la séparation qui est complètement dépassé. Ils mettent tout en œuvre pour que rien ne change, en faisant pression sur les gouvernements. Il faut absolument se libérer de leur emprise, et particulièrement de celle des géants de la tech, si l'on veut assurer un futur de liberté à l'humanité.

Que pensez-vous de la rapide percée de l'intelligence artificielle depuis quelques années ?

L'intelligence artificielle, promue par ces géants de la tech, énième avatar de la philosophie cartésienne, est une nouvelle forme de colonialisme. Les milliardaires s'emploient, par son intermédiaire, à détruire tous les liens, aussi bien la sensibilité humaine que tout ce qui rattache les hommes à la vie. Que fait-on de toutes les formes d'intelligence proprement humaine qui sont les nôtres ? De l'intelligence émotionnelle, de l'intelligence coopérative, de la compassion ? Prendre soin des autres et s'opposer aux injustices, n'est-ce pas faire preuve d'une forme d'intelligence beaucoup plus noble et féconde que celle de l'IA ? Ernst Schumacher, que nous évoquions plus tôt, rappelait aux hommes qu'ils sont plus que leur corps, plus que l'argent qu'ils possèdent, plus que leur métier, plus que leurs succès. Qu'ils sont avant tout des êtres spirituels et métaphysiques.

Vous allez fêter vos 72 ans le 5 novembre prochain. Qu'est-ce qui vous meut aujourd'hui ? Qu'est-ce qui vous donne envie de continuer à vous battre ?

J'ai été élevée et j'ai grandi dans une société profondément



La Rwandaise Esther Mujawayo, cofondatrice de l'Association des veuves du génocide de 1994, et Vandana Shiva, lors de la cérémonie Save The World Awards 2009, à Zwentendorf (Autriche).

spirituelle. Dans une société où tous les êtres vivants sont reliés à une trame, elle aussi vivante, et en vertu de laquelle on doit respecter et vénérer toute vie sur Terre. Et j'ai horreur que l'on me dise ce que je dois faire. Je déteste la boulimie et je suis allergique aux mensonges distillés par la *fausse* science. Je suis, en revanche, très attachée à la recherche intègre, à la *vraie* science. J'aime beaucoup observer la beauté des plantes qui poussent autour de moi, et je suis très sensible à la puissance de la nature. Navdanya, le nom que j'ai donné à mon association, signifie « neuf graines », mais aussi « nouveau cadeau ». •

> Pour aller plus loin :

- Shiva V., *Mémoires terrestres – Une vie de luttes pour l'écologie et le féminisme*, coédition Rue de l'échiquier et Wildproject, 2023.
- Shiva V., *1 % – Reprendre le pouvoir face à la toute-puissance des riches*, Rue de l'échiquier, 2019.
- Shiva V., *Monocultures de l'Esprit*, Wildproject, 2022.
- Shiva V., *Pour une désobéissance créatrice – Entretiens avec Lionel Astruc*, Actes Sud, collection « Domaine du possible », 2014.
- [https://www.navdanya.org/].

Notes

1. Shiva V., *The Violence of the Green Revolution: Third World Agriculture, Ecology and Politics*, Zed Books Ltd, octobre 1991, non traduit en français.
2. L'explosion dans la nuit du 2 au 3 décembre 1984 de l'usine UCC produisant des pesticides est considérée comme une des pires catastrophes industrielles du XX^e siècle. [https://fr.wikipedia.org/wiki/Catastrophe_de_Bhopal].
3. Navdanya signifie « neuf graines » (symbolisant la protection de la diversité biologique et culturelle)

et aussi le « nouveau don » (pour les semences en tant que bien commun).

4. Ernst Friedrich Schumacher (1911-1977), économiste britannique d'origine allemande, opposa à l'économie standard le concept d'« économie bouddhiste », qu'il développe dans son recueil d'essais *Small is Beautiful – Economics as if People Mattered* (Harper & Row, 1973). Traduction française : *Small is beautiful – Une société à la mesure de l'homme*, Seuil, coll. « Points », 1979.